

# Dossier 1

## Texte 1 : Maylis de Kerangal, entretien adapté de l'émission *Le cours de l'histoire* (FdH p.17)

Écrire un roman est une façon d'agencer le temps, omniprésent et toujours à l'épreuve. L'écriture devient une manière de le composer et n'est peut-être rien d'autre après tout qu'une façon d'agencer les temps entre eux.

Je crois que ma sensibilité à l'histoire est d'abord liée à une relation aux lieux, à l'empreinte des lieux. Le sentiment géographique. Une sensibilité d'autant plus intense, sans doute, que j'ai grandi au Havre, ville détruite par les bombardements des 5 et 6 septembre 1944. Anéantie. D'une certaine manière, mon lien avec l'histoire est dialectique : d'autant plus vif que le passé avait disparu, inaccessible. De la ville d'avant il ne subsistait que quelques traces, d'autant plus intenses et désirables qu'elles étaient rares : un morceau de cathédrale, un bout du palais de justice, le théâtre, etc. Ce n'est pas la même chose que de vivre à Rouen par exemple, une ville où le patrimoine historique est partout, manifeste : vieilles églises et cathédrale, maisons à colombages, toute une partie de la ville médiévale est encore debout, et très belle. Au Havre, rien. Je pense que mon penchant pour l'histoire m'est sans doute venu de là, ces traces activant un tempérament d'enquêtrice ! S'ajoutent le cercle familial et la manière dont les généalogies se racontent. La présence des récits.

## Document 2 : Photographie de Will (1899-1996). Le port en ruines



Source nutrisco-patrimoine.lehavre.fr / Bibliothèque municipale du Havre

Don du photographe à Nutrisco, Patrimoine numérisé du Havre

## Document 3 : LE HAVRE, récit d'une reconstruction

### CONSTRUIRE DES CORPUS BIVALENTS avec des RESSOURCES AUDIOVISUELLES (JDN)

#### 1. UNE ILLUSTRATION video (1'22) : La reconstruction du Havre

Après la seconde Guerre mondiale, la ville du Havre a été détruite à 80%. Il a fallu la reconstruire entièrement. C'est l'architecte Auguste Perret qui a été nommé pour diriger cette reconstruction. Architecte avant-gardiste, PERRET opte pour le béton armé, offrant à la ville une architecture classique et révolutionnaire à la fois. Commentaire sur des images du Havre après les bombardements de 1944, de la ville en cours de reconstruction et du port.

<https://mediaclip.ina.fr/fr/afe85006459-la-reconstruction-du-havre.html>

#### 2. DES ARCHIVES photographiques : Le Havre bombardé, quelles sources à la Bibliothèque Armand Salacrou ?

Entre le 5 et le 11 septembre 1944, 9 615 tonnes de bombes explosives et plus de 175 tonnes d'engins incendiaires s'abattent sur le centre-ville du Havre qu'ils rasant à près de 50 %, les dégâts touchant principalement le cœur historique de la ville. Ils font plus de 2000 victimes et quelque 80 000 sinistrés. Ces bombardements aériens massifs menés par les Alliés étaient destinés à préparer l'assaut terrestre des troupes anglo-canadiennes qui entrent au Havre le 12 septembre. Les bombardements de la Seconde guerre mondiale ont marqué l'histoire de la ville et ont été documentées par les journaux, mais aussi par de nombreux témoins, tels que Will, Julien Guillemard ou Bernard Esdras-Gosse.

<https://bibliotheques.lehavre.fr/page/le-havre-bombarde-queles-sources-la-bibliotheque-armand-salacrou>

#### 3. UNE EMISSION radiophonique : Nuit spéciale Le Havre, la reconstruction et après –

Entretien 1/3 Dimanche 3 avril 2016 durée : 44'01

*S'intéresser particulièrement jusqu'à 22'20 (jusqu'à ce que soient évoqué le terreau littéraire de la ville, y compris Maylis de Kerangal)*

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/nuit-speciale-le-havre-la-reconstruction-et-apres-entretien-1-3-4487272>

**Albane Penaranda reçoit pour ce premier entretien Vincent Duteurtre, Serge Wanstok et Little Bob. Extrait de : Interview d'Auguste Perret sur la reconstruction du Havre diffusé la première fois le 3 décembre 1945.**

Trois mois après le Débarquement, le 5 septembre 1944 et les jours qui suivirent, un déluge de bombes britanniques s'abattait sur Le Havre et sa population, faisant des morts par milliers et quatre-vingt mille sans-abri, rasant totalement le centre-ville. En 1946 était posée la première pierre du premier des immeubles d'Auguste Perret, qui s'était vu confié le gigantesque chantier de sa reconstruction. À cette occasion France Culture consacre une Nuit spéciale à la ville du Havre, au cours de laquelle on entend comment une des villes les plus sinistrées d'Europe après-guerre a su renaître de ses cendres, comme elle le fit plusieurs fois au cours de son histoire.

Depuis 2005, cette reconstruction d'Auguste Perret vaut au centre-ville du Havre d'être inscrit au patrimoine mondial de l'humanité. Longtemps décriée et caricaturée, son architecture est aujourd'hui le plus souvent un motif de fierté pour les Havrais.

Une seule nuit ne peut suffire à rendre compte de ce qu'a vécu Le Havre en soixante-dix ans et de ce qu'est cette ville, hier encore principalement industrielle et ouvrière, en ce début de 21<sup>ème</sup> siècle qui lui propose de nouveaux défis ; une ville dont le port à lui seul couvre une superficie plus étendue que celle de Paris. Mais à travers les archives de son programme, qui s'ouvre avec la voix d'Auguste Perret, cette Nuit spéciale propose une suite de photographies radiophoniques qui font mieux comprendre la force d'attraction qu'exerce Le Havre sur tous ceux qui s'y attendent. À quoi cela tient-il ? Au vent du large ? À son ciel immense ? À cette lumière, qui a tellement captivé les peintres ?

Dans cette nuit, en écho à la voix de Raymond Queneau, les invités témoignent de leur attachement à leur ville. Ils sont parmi ceux qui font ce qu'est Le Havre aujourd'hui et ce qu'il sera demain. Ils sont havrais de fraîche ou de longue date. Certains sont partis du Havre pour mieux y revenir, et ceux qui y sont venus ne semblent pas le regretter.



**Texte 4 : Maylis de Kerangal, Jour de ressac, 2024**  
**(« la ville par terre » p. 64 à 71)**

Maintenant que j'y pense, le jour où la mer avait été visible depuis la gare, le jour où on l'avait réellement discernée depuis le bout des rails, telle une strate plus sombre à la base du ciel, c'est au matin du 7 septembre 1944, une fois la ville aplatie, laminée, rasée par les Alliés, lesquels n'y étaient pas allés de main morte, expression sorcière qui a fait revenir la voix strée, à la fois gutturale et légèrement sifflante de Jacqueline, et ce dimanche de mars où nous avions enregistré son témoignage dans un petit appartement du quai de Southampton. C'était l'année de terminale, je faisais équipe avec Vanessa qui avait les cheveux roses, une fossète au menton, un sublime perfecto vintage dont j'avais très envie, et cet entretien audio constituait l'essentiel du projet de création que nous présentions au bac. Je me souviens que nous avions tout de même un peu renâclé face à ce sujet grave, pesant, qui présageait peu de rigolade et zéro légèreté quand d'autres binômes planchaient sur l'épopée des paquebots de la French Line ou l'architecture d'Oscar Niemeyer, mais la possibilité de recueillir le récit d'un témoin vivant et de mener une sorte d'enquête avaient fini par nous séduire.

Jacqueline nous reçoit dans sa cuisine en formica jaune pâle, c'est une femme de soixante-treize ans, petite et mince, vêtue d'un pantalon karrig framboise écrasée et d'un chandail assorti, un genre de Jane Fonda période aérobie, brushing argenté et ongles fatts, elle nous observe, son chat dans les bras, tandis que nous nous

affairons sur le micro après avoir déposé au centre de la table le magnétophone à cassette Philips emprunté au lycée, un verre d'eau et un cendrier; nous chadons la prise, nous faisons les importances, concentrées sur les aspects techniques de l'entretien, et d'autant plus méticuleuses, d'autant plus tatillonnes que nous sommes novices, dix-sept, dix-huit ans, nous prenons place autour d'elle sans nous douter une seconde de ce qui va nous tomber dessus, il fait relativement beau ce jour-là, auvernement dit il ne pleur pas, Vanessa enclenche la bande pour le top départ, je me racle la gorge et, tout en modulant ma voix de manière à singer la journaliste professionnelle que j'aimerais un jour devenir, je commence: bonjour Jacqueline, vous êtes née au Havre en 1922, vous avez vingt et un ans lors des bombardements de septembre 1944, et vous vivez rue Victor-Hugo, pourriez-vous nous raconter ces journées terribles? Jacqueline nous regarde l'une et l'autre, elle nous jauge, allume une cigarette, inhale longuement puis commence à parler, elle ne va pas en faire des tartines, elle nous prévient, ce qu'elle veut transmettre, si toutefois cela est possible, c'est son expérience de la destruction, et à ces mots nos visages se figent, Vanessa et moi surprises par la fermeté de son ton qui augure de la fermeté de ses souvenirs car, de fait, elle n'a rien oublié de ce 5 septembre, ça commence un mardi, c'est la fin de l'après-midi, Le Havre est alors une enclave, une poche stratégique à cause du port, il faut s'imaginer un camp retranché, on est environ soixante mille civils là-dedans avec une garnison de onze mille Allemands qui ne veut pas se rendre, la rumeur se répand que les Alliés sont déjà dans les faubourgs de la ville mais il ne se passe rien, il n'y a pas d'eau, la quasi-totalité des magasins est fermée, l'ordre d'évacuation n'a pas été bien suivi je ne sais plus pourquoi mais plus per-

sonne n'entre ni ne sort, on nous dit que nous sommes pris en otages par l'occupant, on attend, on attend, on sait que ça va arriver, tout est calme, depuis le débarquement de juin il n'y a plus de sirènes, le qui-vive est permanent alors on est prêts, il paraît que la cloche du fort de Sainte-Adresse tenu par les Allemands a sonné l'alerte vers dix-sept heures trente, je ne l'ai pas entendue, mais une demi-heure plus tard des dizaines de lumières rouges sont apparues dans le ciel, des fusées éclairantes qui balisaient la zone, on a compris tout de suite, on savait ce que ça voulait dire, le bourdonnement s'est intensifié et, quand on a levé la tête, il y avait des centaines de petites croix noires – je vérifie sur le magnétophone que la bande magnétique tourne bien, je fais un clin d'œil à Vanessa pour lui dire que tout va bien, je la trouve blême – ; on est vite descendus dans l'abri, on était une dizaine là-dedans, des voisins, des gens qui avaient fait partir leur famille mais étaient restés pour garder les appartements par peur des cambriolages, certains étaient descendus avec des valises emplies de papiers, de petits objets, d'un peu de nourriture aussi, du vin, de quoi tenir, c'était un abri sécurisé, je me souviens d'une femme qui allaitait son bébé en chantant – Jacqueline chante en accélération : *y a une pie dans le poirier, j'entends la pie qui chante, y a une pie dans le poirier, j'entends la pie chanter* –, elle me rendait folle avec sa ritournelle, les explosions ébranlaient les murs de la cave, on commençait à suffoquer et je me demandais plutôt où étaient passés les oiseaux, les mouettes de la rade et les mélanges du square Saint-Roch, durant ce partage du ciel avec les avions et les bombes au phosphore.

Tout en fumant la petite cigarette qu'elle tient le poignet cassé vers l'oreille, Jacqueline s'attache à nous

décrite les explosions et les ondes de choc qui les protongeaient encore, le silence revenu ne faisant que souligner l'imminence de la bombe suivante qui ne tardait jamais, elle insiste sur le temps passé dans cet abri, cette durée composée de chocs et d'intervalles entre eux, ponctue n'importe comment, ces heures passées à attendre la prochaine déflagration, un temps arythmique, étranger aux horloges humaines, la jeune maman fredonnant sa chanson en boucle tandis que la cave se remplissait de débris ; j'avais du mal à respirer, j'avais peur d'être enseveli, de mourir enterrée vivante – son chat est remonté d'un bond sur ses genoux et elle le caresse d'une main machinale, l'autre écrasant sa cigarette dans le cendrier –, j'étais seule au Havre, ma famille était partie une semaine avant chez un oncle dans une ferme près de Bobec, j'étais restée à cause de mon copain qui était dans la Défense passive, j'étais amoureuse, je savais qu'il était dehors, là-haut, à courir partout, qu'il saurait où me trouver si jamais je restais piégée dans la cave ; puis le silence s'est reformé comme s'il avait fini par expulser tous ces projectiles, et c'est fou mais on n'est pas sortis tout de suite, on a attendu, on s'interrogeait du regard, on se demandait si tous les avions étaient bien partis, ou si un dernier appareil, en queue de formation, lambin mais zélé, et bien décidé à finir le travail, ne traînait pas encore au-dessus de la ville, prêt à larguer une dernière fois, peu à peu nos coeurs et nos poumons ont repris un fonctionnement normal, le bébé s'est endormi, on s'attendait de nouveau respirer, c'était l'accalmie, alors quelqu'un a dit c'est bon, on y va, on peut y aller, ça fait trois heures qu'on est là-dessous, et il a fallu s'extirper de ce trou, se remettre en branle, on est remontés en file indienne, au ralenti, les uns derrière les autres, on s'em pêchait de penser à ce qui nous attendait là-haut, à la

surface, on était recouverts de gravats, les cheveux, la peau, les vêtements, pleins de cendre et de poussière, on était des revenants, on a ignoré jusqu'à la dernière marche que l'escalier de la cave était l'ultime élément d'architecture encore debout dans le secteur, alors on a senti le ciel que l'on ne voyait pas, l'air de la mer tout de même plus frais que celui de la cave, on était dehors, on s'est traînés dans les décombres, on a contourné les excavations, les cratères de bombes où l'eau s'infiltrait déjà, enjambé les porceaux effondrés et les égouts crevés, les poutres calcinées, on faisait attention où on mettrait les pieds car le sol lui-même avait disparu, moi je ne voyais rien, ça fumait partout et j'avais des saletés dans les yeux, les cils collés, de toute façon y avait plus rien à voir. Ça fait drôle : on descend, y a une ville, on remonte trois heures après et il n'y a plus rien.

On coupe juste après ça, on passe au salon, Jacqueline s'enfonce dans un curieux sofa en skaï blanc, il y a un tabouret africain et de grandes photos d'oiseaux d'une beauté surréaliste encadrées aux murs — martin-pêcheur, harfang des neiges, messenger sagittaire, toucan, faisán doré, mais pas de pie voleuse —, elle nous désigne de la tête les bières et les biscuits, elle a l'air fatiguée, elle allume une autre cigarette, allonge les jambes et croise les chevilles, ferme les yeux, la pièce est emplit de tumulte, nous sommes émus et silencieuses, nous fumons nous aussi assises à ses pieds sur un tapis de grosse laine écrite, trop étranqlées pour picorer, nous savons que ce n'est pas fini mais ni Vanessa ni moi n'osons lui demander de nous raconter la suite, si elle a retrouvé son copain, malgré les bombardements des jours suivants, ceux du lendemain surtout, et puis, au bout de quelques secondes, c'est elle qui finalement nous dit, les yeux perdus dans la fumée de sa cigarette, son char possessif ronronnant contre son

ventre, qu'elle l'a cherché partout dans les ruines, il avait sûrement disparu dans une explosion, sa famille ignorait mon existence, je n'ai jamais su où il avait été enterré, on venait juste de se rencontrer.

Quand nous ressortons de chez Jacqueline, il fait nuit, le quai de Southampton est désert, nous marchons en silence sous les arcades de la rue de Paris, les faisceaux des réverbères projettent des ombres sur les façades des immeubles, ils autéolent le béton qui se colore rosé, bleuté, brun, émoussent les angles, et sans doute que nous voyons en cet instant notre ville comme nous ne l'avons encore jamais vue : l'architecture nous dit quelque chose qui n'est pas la Reconstruction, ni la Renaissance, la Réparation, tout ce qui commence par *re* pour que reviennent les rêves perdus, non, elle est la trace matérielle de ce qui a disparu, elle nous rappelle que notre ville est hantée : il y avait une autre ville avant, voilà ce qu'elle nous raconte.